

Frank LESTRINGANT, « Providence et *Imago Mundi* », p. 1-18.
<<http://umr6576.cesr.univ-tours.fr/Publications/HasardetProvidence>>

Hasard et Providence XIV^e-XVII^e siècles

Actes du cinquantenaire de la fondation du CESR et XLIX^e Colloque International d'Études Humanistes
Tours, 3-9 juillet 2006

publié par le Centre d'Études Supérieures de la Renaissance,

Responsable de publication

Marie-Luce DEMONET,
Université François-Rabelais de Tours, CNRS/UMR 6576

Mentions légales

Copyright 2007 – © CESR. Tous droits réservés.
Les utilisateurs peuvent télécharger et imprimer cet article,
pour un usage strictement privé.
Reproduction soumise à autorisation.

Date de publication

6 avril 2007

Date de mise à jour

Ouvrage en ligne publié avec le concours
de l'Université François-Rabelais, du CNRS,
du Ministère de la Recherche et de l'Enseignement supérieur,
du Ministère de la Culture et de la Communication,
du conseil régional du Centre,
du conseil général de l'Indre-et-Loire,
de l'Institut Universitaire de France

Collection « *La Renaissance en ligne* »



Frank Lestringant

Université de Paris IV-Sorbonne

Providence et *Imago Mundi*

Au seuil de sa *Cosmographie universelle*, André Thevet rappelle que

Cosmographie n'est autre chose, qu'une description du Monde (ou *Adonia* en langue Ethiopienne) comprenant tout ce qui est environné par le plus hault ciel, comme les quatre Elemens (ou *Pyrappatha* en la mesme langue) et ensemblement tous les Cieux : lequel mot est prins des Grecs, qui cognoissans à la verité, qu'il n'y avoit rien, à quoy tout ce que Dieu a créé plein de beauté et delices, convint mieux qu'au Monde, l'ont appellé en leur langue *Cosmos*, qui vault autant que Ornement, ou si vous voulez, beau, plaisant et delectable.¹

Ce que Belleforest disait de manière plus concise en préface de l'*Histoire universelle* compilée d'après Joannes Boemus :

[le Monde] a esté nommé Monde par les Latins, et *kosmos* par les Grecz, à cause de sa grand beauté, et pour la perfection de son artifice.²

En grec, puis en latin, un jeu de mots ancien associe le monde et la beauté. *Cosmos* en grec est tout à la fois nom et adjectif. C'est parce qu'il est « orné » que le monde s'appelle ainsi. Même allusion en latin : *mundus* exprime à la fois la totalité, quand il est substantif, et la pureté, quand il est qualificatif. Il est dès lors

1. André Thevet, *Cosmographie universelle*, Paris, Pierre L'Huilier et Guillaume Chaudière, 1575, t. I, livre I, chap. 1^{er}, f^o 1^{er}.

2. François de Belleforest, *Histoire universelle*, Paris, Gervais Mallot, 1570, « Preface au Lecteur », f^o non chiffré.

tentant de voir dans l'image du monde l'expression de la bonté et de la générosité divines, et c'est ce que ne manquent pas de faire, au seuil de leurs ouvrages encyclopédiques, les cosmographes de la Renaissance, de Pierre Apian à Ortelius et à Mercator. La description générale du monde devient dès lors le prétexte à une « méditation cosmographique » sur l'admirable dessein du Créateur³.

L'univers est donc assimilé à un spectacle visuel dont l'inépuisable variété fait le prix et que Dieu a réservé depuis les origines à l'homme pour sa récréation et son instruction. Cette pédagogie du Créateur, qui recourt à l'image — ou plus exactement aux images innombrables et variées que déploie, de la base au sommet, l'immense échelle des êtres — pour faire comprendre à l'esprit humain, par inductions successives, l'unité du grand Tout, est à son tour imitée par les auteurs de « philosophie naturelle », naturalistes, médecins et géographes. Forts de cette certitude selon laquelle cosmétique et cosmographie procèdent du même principe divin de la variété, les uns et les autres font de leurs descriptions savantes cette « marqueterie mal jointe » chère à l'auteur des *Essais*, où l'éparpillement d'objets singuliers interdit toute classification trop précise⁴.

Le problème surgit, pourrait-on dire, avec la doctrine chrétienne et l'inscription du péché dans la Création. La conception d'une nature fondamentalement bonne, chez saint Augustin déjà, se conjugue, en une tension non résolue, à l'idée, à première vue contradictoire, d'une nature déchue, défigurée et corrompue par les suites inéluctables du péché originel. Cette « incertitude de la pensée explicite de saint Augustin », pour reprendre l'analyse de Jean Céard portant sur les monstres⁵, se reflète par exemple dans l'œuvre d'Olaus Magnus, placé entre deux impératifs contradictoires, celui d'exalter les merveilles du Septentrion et celui de traquer, à travers une multitude d'indices et de prodiges, les progrès du mal dans ces régions, autrement dit ceux de l'hérésie luthérienne favorisée par le roi de Suède Gustav Vasa⁶.

Éloge de la sphère

Or il en va de la figure de la terre comme de l'homme et de toutes choses créées. L'ambivalence des monstres, dont le statut hésite entre l'anomalie défectueuse et

3. Pour ce concept de méditation cosmographique, voir Jean-Marc Besse, *Les Grandeurs de la Terre*, Lyon, ENS Éditions, 2003, p. 309-336.

4. Frank Lestringant, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 51.

5. Jean Céard, *La Nature et les prodiges. L'Insolite au xv^e siècle, en France*, Genève, Droz, 1977, p. 29.

6. Voir Kurt Johannesson, *The Renaissance of the Goths in Sixteenth-Century Sweden. Johannes and Olaus Magnus as Politicians and Historians*, translated and edited by J. Larson, Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1991.

l'accomplissement, se retrouve dans tout ce qui semble contredire à la perfection du cosmos. Parmi ces singularités qui oscillent entre la difformité et la plénitude, je retiendrai les montagnes et les îles. Les unes comme les autres introduisent l'irrégularité et la disparate dans l'ordre apparent du cosmos. Tantôt elles dressent des aspérités qui blessent l'œil du spectateur ; tantôt elles aménagent des vides qui déçoivent son attente. Dans tous les cas, elles heurtent l'idée d'accomplissement et de perfection.

C'est par exemple le débat qui oppose, à propos des îles de l'archipel universel, Vincenzo Coronelli à Jacques d'Auzoles-Lapeyre. Les îles de l'Océan, dont la multiplication est, selon toute apparence, consécutive au Déluge, sont-elles la marque du péché de l'homme ou bien le signe de la perfection divine, laquelle, dans son infinie sagesse, a voulu ainsi orner le monde ?

Même problème encore pour les montagnes, dont certains prétendent qu'elles sont consécutives au Déluge, et qu'elles défigurent par conséquent la rondeur originelle du monde. C'est contre cette « sottise opinion » que s'élève Paul Merula dans sa *Cosmographia generalis* publiée à Leyde en 1605⁷. Les montagnes ne sont nullement liées à la faute, comme le prouve le témoignage de la Bible, tant dans la *Genèse* que dans les Psaumes de David et les Proverbes de Salomon. De surcroît elles concourent à la beauté du monde et possèdent leur utilité.

Cette « sottise opinion », c'est par exemple celle de Sébastien Münster, reprise sur ce point sans correction par François de Belleforest, son commentateur et continuateur, au deuxième chapitre de la *Cosmographie universelle* :

Comme ainsi soit que l'Escriture dise que les eaux du deluge creurent, et se esleverent grandement par dessus la terre, et que l'arche flotloit sur la face des eaux, et ce pendant que le Seigneur Dieu a transporté le vent sur ceste inondation, afin que les eaux par le souffle d'iceluy s'en retournassent de dessus la terre, jusques à ce qu'elle fut seichée, il n'y a point de doute que ceste impetuosité d'eaux, à flotter et reflotter, n'ait fait beaucoup de cavernes, d'ouvertures et de goulfes en la terre : et là où auparavant le deluge il n'y avoit nulle mer, desja nouvelle mer y est venue : par mesme raison, beaucoup de montagnes et de vallées se sont faictes par le cours des eaux, là où la terre estoit auparavant toute plane.⁸

7. Paulus Merula, *Cosmographiae generalis libri tres : Item Geographiae particularis libri quatuor*, Leyde, ex officina Plantiniana Raphelengi, 1605, I, III, XII, « De forma terrae », p. 186. Voir le commentaire de Jean Céard, « La Montagne des cosmographes : Paulus Merula », dans *Les Montagnes de l'esprit : Imaginaire et histoire de la montagne à la Renaissance. Actes du Colloque international de Saint-Vincent (Vallée d'Aoste) les 22-23 novembre 2002*, éd. par R. Gorris-Camos, Aoste, Musumeci Éditeur, 2005, p. 171-182. Voir p. 175.

8. Sébastien Münster, *Cosmographie universelle*, Bâle, Heinrich Petri, 1556, livre I, chap. 2 : « De la division de la mer, et de la source des fleuves », p. 1-2. Même texte dans Sébastien Münster et Fran-

Mais on voit que l'opinion que Merula combat est plus nuancée et moins sottée qu'il ne le dit. Münster suggère seulement que certaines montagnes, comme la plupart des mers et des fleuves, sont postérieures au Déluge. Il n'exclut nullement que d'autres montagnes et d'autres mers, à commencer par l'Océan circulaire, remontent à l'origine du monde. Avec beaucoup de prudence, il s'abstient du reste de distinguer entre montagnes originelles et montagnes subséquentes, laissant au lecteur une certaine marge d'appréciation. En ce qui concerne les fleuves, Münster a plus de certitudes : puisque la Bible ne fait mention que des quatre fleuves issus du Paradis terrestre, à savoir le Géhon ou le Nil, le Phison, le Tigre et l'Euphrate, tous les fleuves de l'Europe sont nécessairement postérieurs au Déluge. D'où sa conclusion sur ce point :

Et mesmes beaucoup de grands fleuves, comme sont le Danube, le Rhin, le Rhosne, et autres, pour la plus grand'part, ont prins leur origine au deluge, quand les fontaines du grand abysme se sont ouvertes : Dieu pourvoyant ainsi à l'homme qui devoit estre espars par toute la terre, afin que les hommes et les pays se peussent mutuellement aider l'un l'autre.⁹

Une solution se dessine ici, qui ne sépare pas le mal de son remède, mais les lie fortement. Les fleuves qui découlent du Déluge et donc du péché de l'homme sont aussi et en même temps une manifestation de la Providence divine qui remédie par là même à la dispersion de l'humanité, en aménageant des voies de communication entre ses parties séparées. De sorte qu'un mal peut être aussi un bien, tant il est vrai que Dieu continue d'agir dans une Création qui, quoique défigurée, porte toujours sa marque et dit sa gloire. C'est cette solution de l'*accomplissement* de la Création que reprendra Jacques d'Auzoles-Lapeyre au siècle suivant.

Dans son livre sur *La Nature et les prodiges*, Jean Céard indique une autre voie de conciliation possible : s'agissant des monstres, les races monstrueuses, approuvées par saint Augustin (à la différence des Antipodes qu'il refuse), relèveront de l'ordre naturel primitif, alors que les individus monstrueux porteront quant à eux les stigmates du péché originel. L'élargissement de la notion de régularité circonscrit la place de l'anomalie et du défaut¹⁰.

Une solution similaire se dessine donc pour les îles et les montagnes. Nul besoin, dès lors, comme le fait Paul Merula, de renvoyer brutalement au domaine

çois de Belleforest, *La Cosmographie universelle de tout le monde*, Paris, Nicolas Chesneau et Michel Sonnius, 1575, t. I, livre I, chap. 2, colonne 8.

9. *Ibid.*, à la suite.

10. J. Céard, *La Nature...*, *op. cit.*, p. 29.

de la sottise — *stultitia* — l'opinion de ceux qui pensent que le Déluge n'est pas étranger à la formation des unes et des autres — de certaines d'entre elles tout au moins.

Il reste qu'îles et montagnes, dans l'imaginaire de la Renaissance, représentent d'emblée des irrégularités, des anomalies qui contreviennent à la belle image du monde ou à sa bonne forme. J'allèguerai ici le témoignage de deux poètes, Ronsard et d'Aubigné.

Ronsard tout d'abord. Dans un passage de la *Responce aux injures*, où il réplique au ministre Zamariel qui le blâmait d'avoir changé sa couronne de laurier pour celle de la tonsure, le poète célèbre la rondeur comme symbole de perfection, une rondeur observable à tous les étages du cosmos :

Car rien n'est excellent au monde s'il n'est rond :
Le grand ciel est tout rond, la mer est toute ronde,
Et la terre en rondeur se couronne de l'onde,
D'une couronne d'or le Soleil est orné,
La Lune a tout le front de rayons couronné [...].¹¹

D'Aubigné ensuite. Aux tout derniers vers de « Misères », le premier livre des *Tragiques*, le poète-prophète appelle sur la nouvelle Babylone le feu du Ciel :

Frappe du ciel Babel, les cornes de son front
Desfigurent la terre, et lui ostent son rond.¹²

Des flèches et des dômes de l'Église de Rome, qui manifestent son orgueil, et qui dentellent la terre comme autant de montagnes artificielles, d'Aubigné tire une admirable métaphore : ces accidents de terrain, faits de main d'homme, brisent la régularité de la surface terrestre, son plat ou sa courbe — son plat si l'on s'en tient au regard rapproché, topographique ; sa courbe ou son rond, si l'on adopte le regard éloigné du cosmographe.

Or c'est cette rondeur que la corne, le clocher ou déjà la montagne interrompt, brise et déforme. C'est cette rondeur synonyme de perfection qu'avant même le triomphe de la Nouvelle Babylone les montagnes nées du Déluge altèrent et défigurent.

Ou comme le dit encore d'Aubigné dans sa *Méditation sur le Psaume 133* : « ces roches cornuës qui passent la region moyenne [de l'air], pour de leur front

11. Pierre de Ronsard, *Responce aux injures*, v. 1046-1050, *Œuvres complètes*, éd. par Paul Laumonier, t. XI, Paris, STFM, diff. Les Belles Lettres, 1973, p. 169.

12. Agrippa d'Aubigné, *Les Tragiques*, I, v. 1379-1380 ; éd. par J.-R. Fanlo, Paris, Champion, 1995, t. I, p. 151.

endurci rompre et troubler les exercices des nuës, qui deffigurent la rondeur de la terre », sont « propres seulement à donner dommage sans profit, et l'effroi sans plaisir »¹³. Elles sont l'image exacte de l'État inique qui opprime les hommes et insulte à la majesté divine. Elles sont la marque de l'*hybris* qui altère jusqu'à la nature des choses.

Le monde dentelé de montagnes et de vallées, ce serait donc un monde défiguré, un visage marqué de plaies, une main plantée de verrues — ce terme que Paul Merula affectionne pour décrire les montagnes dans lesquelles, pourtant, il voit une manifestation de la divine Providence : *verrucarum instar in manu*¹⁴.

De l'Archipel comme cataclysme et comme chute

Le reproche que Merula adresse à ses devanciers concernant les montagnes, il aurait tout aussi bien pu le faire à propos des îles. Münster déclarait en effet dans son chapitre sur l'origine des îles :

Il y en a eu beaucoup de celles-ci créées dès le commencement du monde, aussi y en a-t-il eu beaucoup, lesquelles par succession de temps sont survenues en la mer, à sçavoir Delos, Rhodes, Alone, Thera, Sicille, Therasie, et autres, et ce pour diverses causes.¹⁵

Il y a donc des îles d'avant la Chute et celles d'après le Déluge. Mais il existe une position beaucoup plus radicale que celle, assez nuancée en définitive, du cosmographe allemand, qui, en toute occasion, sait faire la part des choses. Cette position extrême, c'est celle des théologiens chrétiens, et avant eux, de certains moralistes anciens, qui voyaient dans la complexité du monde un signe manifeste de sa dégradation.

Dans l'hypothèse de l'usure du monde par suite du péché originel, montagnes et îles apparaissent comme les signes tangibles de la Chute, inscrits sur le corps de la Terre et la déformant. Le monde, alors, serait le vestige éclaté de l'unité primordiale perdue. Cette terre en lambeaux, engloutie aux quatre cinquièmes, divisée et accidentée, n'a pas toujours été ainsi. Ce visage raviné et meurtri résulte d'un cataclysme ancien. Des nombreux mythes qui le racontent, j'en retiendrai deux, l'un emprunté à l'*Histoire variée* d'Élien, l'autre à une interprétation serrée des premiers chapitres de la *Genèse* par un théologien géogra-

13. Agrippa d'Aubigné, *Méditation sur le Pseaume 133*, *Cœuvres*, éd. par H. Weber et alii, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1969, p. 501 ; *Cœuvres complètes*, t. I. *Petites œuvres mêlées*, éd. par V. Ferrer, Paris, Champion, 2004, p. 148.

14. Cité par J. Céard, « La Montagne... », art. cit., 2005, p. 174.

15. S. Münster, *Cosmographie...*, *op. cit.*, 1556, livre I, chap. 3, p. 3. Même texte en 1575, t. I, livre I, col. 9.

phe du xvii^e siècle, Jacques d'Auzoles, sieur de Lapeyre, l'auteur de *La Sainte Géographie*.

Dans la préface de son *Isolario* ou livre des « Iles les plus fameuses du monde », Thomaso Porcacchi da Castiglione invoque l'autorité d'Élien, Romain hellénisé du temps d'Héliogabale, un des représentants les plus illustres de la seconde Sophistique. Élien, au livre trois de l'*Histoire variée*, rapporte lui-même le témoignage de Théopompe, mettant en scène la rencontre de Midas, roi de Phrygie, et d'un certain Silène, fils d'une nymphe. « Ils parlèrent de sujets nombreux et variés, et voici en particulier ce que dit Silène à Midas. L'Europe, l'Asie et l'Afrique étaient des îles, autour desquelles l'Océan coulait en cercle »¹⁶. Au-delà, en dehors de ce monde borné que nous connaissons, se situait la Terre ferme ou le Continent, de grandeur infinie, où vaguaient de gigantesques animaux, où vivaient des hommes d'une taille double de la nôtre et jouissant d'une existence semblablement deux fois plus longue. Ils habitaient des villes grandes et nombreuses, dont les lois et les coutumes étaient à l'opposé des nôtres.

Théopompe, au dire d'Élien, ajoutait mille détails fabuleux. Sans s'attarder à ces sottises, Thomaso Porcacchi ne veut retenir de la fable de Silène que son début et cette vérité imagée selon laquelle la terre habitée aurait la forme d'une île, entourée de toutes parts de l'Océan : « cioè che questo nostro mondo sia à guisa d'un'Isola, circondato d'ogn'intorno dall'Oceano »¹⁷. Cette hypothèse s'accorde du reste avec le dire des géographes anciens, comme Strabon au premier livre de sa *Géographie* ou Pline au début de son *Histoire naturelle*¹⁸. Dans sa traduction française de Pline, Antoine Du Pinet glissera ce commentaire : « c'est comme qui jetteroit une boule en l'eau, dont une partie fust hors de l'eau, et l'autre dedans »¹⁹.

Si tant est que notre monde se dessine à la manière d'une île à la surface des mers, il ne représente qu'un reste éparpillé par rapport au vaste continent des origines. Que ce continent originel soit inaccessible pour des raisons historiques ou géographiques, peu importe au demeurant. Il s'agit de toute manière d'un continent perdu. Retenons cette conséquence capitale : l'humanité, d'emblée, est séparée de la terre ferme habitée par des êtres de haute stature et de longue vie.

16. Élien, *Histoire variée*, 3, 18, trad. par A. Lukinovich et A.-F. Morand, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 40. J'adapte légèrement cette traduction.

17. Thomaso Porcacchi da Castiglione, *L'Isola piu famosa del Mondo*, Venise, Simon Galignani & Girolamo Porro, 1572, « Prohemio », f^o b3v^o.

18. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, II, LXVI-LXVIII ; trad. par A. Du Pinet sous le titre : *L'Histoire du Monde de C. Pline Second*, Lyon, 1562 ; rééd. Lyon, Charles Pesnot, 1581, livre II, chap. LXVI : « De l'appuy de l'eau sur la terre » ; chap. LXVII : « Des mers, et rivières navigables traffiquées et cognues » ; chap. LXVIII : « Des parties de la terre, qui sont habitables », p. 78-80.

19. *Ibid.*, p. 78, manchette marginale.

Insularisée et rapetissée, notre humanité est une humanité naine, au souffle court et de peu de vie, et le monde qu'elle habite un monde miniature par rapport à l'immense terre émergée où marchaient les dieux.

L'île serait en quelque sorte l'emblème géographique de notre infirmité. Image et lieu d'un exil, auquel l'associe une ancienne étymologie²⁰, l'île est le résultat et l'emblème tangible d'un arrachement. À notre être déchu correspond en toute exactitude cette forme géographique mutilée. L'île à la merci des flots, c'est l'image de la *miseria hominis*.

Massimo Donattini interprète cette fable géographique en un sens un peu différent. L'homme ne représente pas la norme, mais bien plutôt l'exception. Pour souligner ce statut exceptionnel, Théopompe aurait ressenti le besoin de situer dans les îles le séjour le mieux adapté à l'humanité survivante. Dans les récits ultérieurs, on assistera à un renversement des positions : les géants et leurs mythes seront progressivement refoulés et relégués dans les îles lointaines, tandis que les hommes mortels et souffrants en viendront à occuper le continent central, cet œkoumène formé de l'Europe, de l'Asie et d'une partie de l'Afrique, repliées en croissant autour de la Méditerranée. De Théopompe aux images du monde plus récentes, se produirait en définitive un retournement complet²¹.

La fable se prête toutefois à une lecture plus riche et en même temps plus pessimiste. Porcacchi lui-même suggère une autre hypothèse, à savoir que les hommes n'ont jamais cessé d'habiter dans les îles, ou plutôt dans une île, cette île divisée à l'extrême à quoi se réduit le monde entier. L'humanité, insulaire d'origine, est le reste, dérisoire et négligeable, des grandes races disparues. Comme l'Utopie décrite par Thomas More, qui était à l'origine une presqu'île, dont le pédoncule a été rompu et qui s'est constituée en tant que telle par retranchement et coupure du cordon ombilical, l'humanité est née à la suite d'un geste de rupture initial. Mais ce geste-ci n'a rien de volontaire ou de conquérant. Il n'assure nulle maîtrise sur la Nature, et aboutit au contraire à la perte du continent de référence, lequel depuis a été submergé. On le voit, il n'y a pas eu à proprement parler d'échange entre la périphérie et le centre, le continent et les îles, l'ouvert et le clos. La perte est définitive et irrémédiable. Dès lors qu'elle a rompu avec l'immensité des origines, l'humanité s'est trouvée diminuée de moitié, et en taille, et en durée de vie.

20. Littré, s. v. île : « du latin *insula* ; qui vient de *in*, en, et du même radical que dans *ex-sul*, *præ-sul*, etc. » Littré rappelle ensuite l'étymologie traditionnelle par *in salo* (dans la mer). L'étymologie proposée par Littré n'est plus retenue par Alain Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert, 1992, s. v. île.

21. Benedetto Bordone, *Isolario*, 1534 (2nd éd.), Introduzione di M. Donattini, Modena, Edizioni Aldine, 1983, « Introduzione », p. 7.

Après le déluge

La fable de Théopompe a son équivalent en contexte chrétien. Sa forme la plus achevée se rencontre dans l'atlas de géographie sacrée que Jacques d'Auzoles, sieur de Lapeyre, publie à Paris en 1629. Selon cette description méthodique élaborée au temps de la Contre-Réforme par un laïque français, la morphologie actuelle de la terre entérine une dégradation, et c'est dans un continent perdu ou inaccessible que résident et l'origine et la félicité première de l'humanité. Les îles-continentes de d'Auzoles-Lapeyre témoignent du péché de nos anciens parents, et aussi de la réparation partielle, que dans son infinie Providence, le Créateur et Juge a bien voulu accorder à leurs descendants.

La Sainte Geographie de Jacques d'Auzoles-Lapeyre est ainsi nommée « parce qu'elle est toute tirée du pur texte de l'Écriture Sainte, ou de la doctrine des Peres et Docteurs de la Sainte Eglise »²². L'ambition du géographe catholique est de montrer en effet que toute la science des Païens est contenue par avance et selon le sens littéral dans l'Écriture sainte, éclairée par les lumières de l'Église. Le fait est que les géographes profanes « ne nous apprennent rien qui ne soit contenu dans les Saints Livres », mais « qu'ayant prins d'iceux ce qu'ils nous en enseignent, ils n'ont fait que déguiser les matieres, et nous dire les mesmes choses en plusieurs et differents langages ».

Cette sainte géographie, ornée de nombreuses cartes, est diachronique. Elle montre à l'œil « les divers changements de la forme et figure de la Terre, tant devant le deluge que après iceluy, et jusques à maintenant »²³. Certaines parties de l'ouvrage, par leur séquence de cartes et figures, font penser à une sorte de bande dessinée cartographique. On y voit le chaos originel céder la place à l'ordre progressif de la Création, au fil des six premiers jours. Un cercle noir uniforme représente, selon un schématisme limpide, le chaos originel. Ce disque aveugle symbolise assez bien la « forme, informe, du monde ». « Telle estoit, assure d'Auzoles-Lapeyre, la face de l'Univers, comme nous la pouvons représenter, couverte de tenebres »²⁴. La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas moins facile à figurer : ce sera un disque mi-parti, blanc et noir, la moitié supérieure éclairée et la moitié inférieure d'un noir d'encre²⁵. Ce disque de lumière

22. Jacques d'Auzoles, Sr de Lapeyre, *La Sainte Geographie, c'est-à-dire, exacte description de la terre, et veritable demonstration du Paradis terrestre, depuis la creation du Monde jusques à maintenant : selon le sens literal de la Sainte Escriture, et selon la doctrine des Saints Peres et Docteurs de l'Eglise*, Paris, par Antoine Estienne, imprimeur ordinaire du roy, 1629, « Aux Lecteurs, sur le sujet de la Sainte Geographie », f^o âvr^o.

23. *Ibid.*, f^o âvr^o.

24. *Ibid.*, livre II, p. 48.

25. *Ibid.*, livre II, p. 51.

et d'ombre inclut les cercles concentriques des éléments, eau, air et feu, et ceux des planètes. Ces derniers, et pour cause, sont encore vides. La structure géocentrique est prête, et n'attend plus que d'être remplie. La pure abstraction jaillie de l'entendement divin précède de la sorte la matérialisation du monde, ou du moins son effectuation.

Ensuite la « Seconde figure du Monde depuis la lumière créée » voit l'éclaircissement de l'hémisphère inférieur. En haut, un Soleil ovale et légèrement écrasé projette sa lumière depuis le quatrième ciel. Ne subsiste que l'ombre portée de la Terre, qui « va seulement en pyramide jusques au second Ciel, qui est le Ciel de Mercure », tronc de cône obscur dressé sur sa pointe²⁶. Avec le troisième jour, apparaît la distinction de la terre et des eaux. À partir d'une source unique située en haut de la carte, les cours d'eau, quatre, puis douze, divergent en éventail à travers la terre régulièrement plantée d'arbustes, sorte de verger universel, pour se jeter tout en bas dans la mer réduite à une flaque²⁷.

La grande idée de d'Auzoles-Lapeyre, et qu'il répète volontiers, est que « par le Déluge la forme et face de la terre a esté changée, sinon du tout, pour le moins en partie »²⁸. La terre, à l'origine, était plus grande que la mer, beaucoup plus grande. La « Carte du monde avant le septième jour » prouve cette vérité qu'enseigne l'Apocalypse d'Esdras²⁹ : les six septièmes de la terre sont émergés et forment un bloc solidaire. De la fontaine circulaire située au centre du monde s'écoulaient les quatre fleuves du Paradis, qui irriguent la totalité de l'immense continent primitif. Égaillés sur un fond de carte soigneusement quadrillé de dix en dix degrés, des animaux minuscules parsèment l'étendue, comme répandus sur un carrelage : chameaux, chevaux, chèvres, chiens, sangliers, cerfs, éléphants, lions, rats, antilopes, lapins, moutons, etc.³⁰

Dans la carte en projection cylindrique qui récapitule « la sainte géographie depuis l'origine du Monde jusques au déluge »³¹, la mer est repoussée à droite et à gauche sous la forme de deux étroites bandes verticales qui bordent symétriquement un vaste espace central. À l'intérieur du rectangle ainsi dégagé, les quatre fleuves de la Genèse décrivent leur cours sinueux, ne laissant aucun recoin à l'écart de leurs eaux bienfaisantes. Comme la *Bible* lui donnait toute latitude pour faire courir ces quatre fleuves à sa guise, d'Auzoles-Lapeyre en a dévidé le cours de la manière la plus ingénieuse. Sans jamais s'embrouiller ni bien sûr se

26. *Ibid.*, p. 52.

27. *Ibid.*, p. 60.

28. *Ibid.*, livre I, p. 28 : « Conclusion 8 ».

29. 4 Esdras 6, selon la nomenclature de la Vulgate, citée par Jacques d'Auzoles-Lapeyre, *La Sainte Géographie...*, *op. cit.*, p. 75, 136, etc.

30. *Ibid.*, livre II, p. 77.

31. *Ibid.*, p. 89.

recouper, son trait se déroule librement dans le cadre vide, « afin de montrer à l'œil les tours, destours et retours, que les 4. fleuves du Paradis terrestre faisoient depuis leur source qui estoit au jardin d'Eden, jusques à ce qu'ils entroient dedans la mer »³². Rien qui doive ici au hasard. Le cartographe a imaginé que ces quatre lignes dessinaient par avance le contour des futurs continents. C'est ainsi que le Phison fait le tour de l'Europe et de l'Asie du Nord et de l'Est dans le sens des aiguilles d'une montre. Le Géhon, notre Nil³³, ne s'arrête pas à cette coulée rectiligne selon le méridien, du sud vers le nord. Il se prolonge loin en amont et en aval ; en amont, pour se raccorder à la source commune, au Proche-Orient, après être passé sous les monts de la Lune ; en aval, pour circonscrire le continent africain dont il dessine minutieusement le contour à découper, depuis la Basse Égypte jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Au-delà du Cap, le Géhon pousse une reconnaissance vers l'est, juste assez pour suggérer l'appendice de Madagascar, avant de rebrousser chemin, de franchir ce qui sera l'Atlantique Sud et de tracer en pleine terre la forme de la double Amérique. En fin de parcours, il se jette dans la mer occidentale, à la hauteur approximative de l'Alaska.

Le Tigre et l'Euphrate, non contents d'irriguer de concert la Mésopotamie, s'aventurent bien au-delà de leur delta commun et s'appliquent à évoquer, sur le fond uni des terres émergées, un fantôme d'Asie, prolongé dans un fantôme de continent austral, ce dernier ayant l'immensité qu'on lui suppose dans les mappemondes de l'époque. Mais alors que le Tigre a son embouchure à l'Orient, l'Euphrate fait volte-face vers l'Occident, préfigurant au passage le détroit de Magellan.

Même si la quadruple arabesque des quatre fleuves originels tend à transformer la carte du monde en une sorte de dentelle ou de papier fantastiquement découpé, il n'en reste pas moins que ce monde est d'un seul tenant, et qu'il remplit presque toute la sphère, à l'exception du lieu étroitement circonscrit où se rangèrent les eaux au troisième jour de la Création.

Telle est l'affirmation capitale de d'Auzoles-Lapeyre, confirmée par raisons géographiques et exposée dans les cartes successives de sa *Sainte Geographie* : la terre à l'origine n'était qu'un vaste continent entouré d'un liseré de mer. Les montagnes et les vallées qui la tramaient « n'empeschoient pas que la Terre ne fut toute contiguë et ronde en sa surface, et toute en soy ramassée et circulairement environnée de la Mer »³⁴.

32. *Ibid.*, p. 90.

33. Pour cette identification traditionnelle, voir saint Ambroise, *Liber de Paradiso*, c. III (Migne, *PL*, t. 14) et Isidore de Séville, *Etymologiarum liber XIII*, c. 21 (Migne, *PL*, t. 82, col. 490-491).

34. J. d'Auzoles-Lapeyre, *La Sainte Geographie... op. cit.*, livre II, p. 63.

Or le Déluge, en sanctionnant le péché des hommes, a bouleversé cet ordre géographique primordial, renversant la proportion de la terre et de l'eau et aggravant les accidents du relief. L'auteur de la *Sainte Géographie* raisonne ainsi : si le moindre tremblement de terre est capable de faire venir des fleuves, des lacs, des étangs, là où il n'y en eut jamais, « que devons-nous estimer qu'aura fait le Déluge envoyé tout exprès pour perdre la terre »³⁵ ? Le Déluge a dissocié l'unique continent primitif, il a ouvert partout des lacunes et des gouffres, restreignant sur la surface du globe la part laissée à l'homme. En d'autres termes, le Déluge a engendré les îles.

Au tems devant le Deluge, une fontaine arrousoit toute la surface de la Terre, Ge. II. 6. et ainsi la Terre estoit toute continente. Apres le Deluge nous ne voyons plus cette admirable fontaine, et tant s'en faut que la Terre soit continente, qu'elle est divisée en plus de portions qu'il n'y a des estoilles au Ciel, si de chaque Isle, cogneuë et incogneuë, nous faisons portions distinctes, comme cela se peut, puis qu'elles sont divisées du reste de la Terre.³⁶

Dans l'immédiat pourtant, le Déluge a simplifié la carte du monde. Avec la domination universelle des eaux sur la terre, c'est comme un retour au chaos primitif. La gravure montrant la « face du Globe terrestre l'an du monde mille six cents soixante cinq, qui fut l'an du deluge », offre une apparence aussi homogène que celle du chaos primitif, à un détail près : la sphère de ténèbres est remplacée par une sphère d'eau agitée, sur laquelle l'arche de Noé, sorte de caravelle surmontée d'un hangar, se détache seule³⁷. Mais la fin du cataclysme ne ramène nullement l'état de choses antérieur. La terre sortie des eaux représente un état dégradé de la Création, comme si, malgré le pardon divin et l'alliance conclue avec Noé, l'action délétère du péché originel continuait de faire son œuvre. La terre ressort amoindrie du Déluge, et morcelée à l'extrême, en plus de portions, écrit joliment l'auteur de la *Sainte Géographie*, qu'il n'y a d'étoiles au ciel. De cette constellation des îles nouvellement apparue, ne résulte aucun sentiment d'euphorie, bien au contraire.

Certes, dans la lignée du théologien Pererius, le père jésuite Benito Pereyra, auteur de *Commentaires sur la Genèse*, dont il adapte la leçon³⁸, d'Auzoles-Lapeyre s'efforce, d'un autre côté, d'inscrire le Déluge dans le plan général de la Création.

35. *Ibid.*, livre II, p. 137.

36. *Ibid.*, p. 136.

37. *Ibid.*, p. 127.

38. Benito Pereyra, de Ruzafa, S.J., *Commentariorum et disputationum in Genesim tomi duo*, Lyon, Giunti, 1593-1594 ; *Commentariorum [...] tomi quatuor, nunc primum editi*, Cologne, A. Hierat, 1601. Cité par d'Auzoles-Lapeyre sous la forme latine de Pererius.

C'en serait le troisième et dernier degré, après la *création* proprement dite, au premier jour, et le passage du Non-Être à l'Être et du Rien au Tout, et la *distinction*, au cours des cinq jours suivants, du bien au mieux et de l'imparfait au parfait. Le rétablissement de la terre après le Déluge permettrait donc d'accéder au troisième degré, celui de l'ornement et de l'accomplissement. Le premier degré fait éclater la toute-puissance de Dieu, le deuxième sa sagesse et le troisième sa bonté³⁹. Mais comment ne pas voir que ce schéma théorique d'une Création accomplie, par-delà la catastrophe du déluge, en trois étapes hiérarchiquement ordonnées, est contredit et comme sourdement miné par l'idée contraire d'une dégradation ? Le fait que le monde, en l'espace de quarante jours, ait pu changer aussi radicalement de face témoigne éminemment de sa caducité. S'il est « muable » en effet, c'est qu'il est aussi périssable à plus ou moins brève échéance.

Instructive est l'insistance avec laquelle d'Auzoles-Lapeyre se plaît à imaginer la surprise de Noé et de sa famille au sortir de l'arche après le retrait des eaux. Grandement « étonnés », c'est-à-dire stupéfaits, « de voir ce piteux changement de la Terre, en tant et tant de parts delabrée »⁴⁰, Noé et ses fils tombent de haut, dans tous les sens du terme. Du mont Ararat où l'arche s'est échouée, ils descendent en Palestine, leur premier séjour, qu'ils ont bien de la peine à reconnaître. Rien ou presque ne subsiste du paysage antérieur. De la terre naguère si généreuse, il ne reste que le relief escarpé du Liban, réduit à la roche nue. Le site du Paradis terrestre en particulier, que le géographe place en Galilée, terre promise à Abraham et à sa lignée, terre où plus tard Dieu s'incarnera⁴¹, est méconnaissable. Plus de chérubins au glaive flamboyant pour en garder l'entrée, plus de hautes murailles pour en dérober au regard les arbres précieux et la fontaine jaillissante. Du « divin Parc » ne subsistent ni fossés, ni haies vives, « ny ces espées flamboyantes ou murailles de feu qu'ils souloient voir, non pas mesmes qu'il y eût eu aucune apparence de jardin ».

La montée des eaux a tout ravagé, si bien que l'entrée de l'Éden n'est plus interdite : « ils y entrent, se promènent au long et au large du beau lieu qui n'estoit plus ny clos, ny gardé ». C'est qu'il n'y a plus rien à voir : « plus ils cher-

39. J. d'Auzoles-Lapeyre, *La Sainte Geographie...*, *op. cit.*, livre II, p. 136 : « Divers degrez de Creation ».

40. *Ibid.*, p. 138.

41. *Ibid.*, p. 188. La vingtième conclusion affirme en effet « qu'en cette mesme terre de Chanaan qui n'est autre que le Jardin d'Eden, nostre Seigneur Jesus-Christ a esté incarné, et a esté fait Homme pour sauver les hommes ». — Cette hypothèse situant le paradis terrestre en Syrie-Palestine rencontra un égal succès chez les protestants et les catholiques ; les deux autres hypothèses les plus fréquemment retenues aux XVI^e et XVII^e siècles étaient l'Arménie et la Mésopotamie (solution proposée par Calvin). Sur cette question de la localisation, voir Jean Delumeau, *op. cit.*, chap. VIII, p. 203-227 et notamment p. 220-222.

chent et moins ils trouvent »⁴². Au lieu des quatre sources et des quatre fleuves qui « serpentaient avec leurs claires eaux dans les grandes prairies et campagnes d'Éden », Noé et ses fils ont la surprise de découvrir deux mers nouvelles, l'étroite « mer de Cenereth » à l'est d'Éden, autrement dit la mer de Galilée ou lac de Tibériade, et, s'ouvrant à l'ouest, « une profonde et large Mer, qui depuis fut appelée Mer Méditerranée, ou Grande, ou Occidentale ». Le bonhomme Noé et ses trois fils en restent muets de stupeur : « ils ne savent que dire ny que juger, *Là fut Troye, et là Ilium* ; mais pourtant rien de Troye »⁴³.

En désespoir de cause, ils se résignent à habiter cette terre, « quoy que changée et comme défigurée ». C'est ainsi que la famille de Noé s'établit sur l'emplacement du paradis terrestre, où le paradis n'est plus :

car auparavant le Deluge personne n'y avoit jamais habité, que l'on sçache, sinon Adam et Eve qui en furent chassés, et Henoch qui y fut porté par grace speciale : mais après le Deluge ce lieu fut la principale demeure de Noé et de ses enfants, jusques aux partages de la Terre faits entre les enfants dudit Noé.⁴⁴

Comme ils ont emporté avec eux les ossements d'Adam, ils les enfouissent à nouveau, Sem l'aîné inhumant le crâne au mont du Golgotha, comme le rapporte Moïse Bar-Cépha, là même où sera plantée la croix de Jésus.

Une face « défigurée », tel est bien le visage méconnaissable qu'offre la terre aux survivants du Déluge universel. La marque la plus évidente de cette défiguration est l'éclatement du continent originel en un grand nombre d'îles. Là où s'étendait une « grande et belle plaine, par laquelle les quatre fleuves couloient au sortir du Paradis terrestre », on n'aperçoit plus « que quelques Isles, tout le reste estant devenu Mer »⁴⁵. L'hypothèse du continent primitif préservait le dogme de l'unité du genre humain⁴⁶ ; les îles postdiluviennes signifient la dispersion de l'humanité jusque-là unie et soudée, et son exil dans un monde devenu étranger à lui-même. De la sorte, l'éparpillement des peuples après l'épisode de la tour de Babel (Genèse, 11, 1-9) est inscrit par avance dans la nouvelle géographie surgie du Déluge, programmé en quelque sorte par la configuration lacunaire des terres émergées.

Dans l'introduction de son *Isolario dell'Atlante Veneto*, publié à Venise en 1691, le père Vincenzo Coronelli enregistrera, non sans réticence ni regret, l'hypothèse

42. *Ibid.*, p. 139.

43. *Ibid.*

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*, livre III, p. 149.

46. Voir sur ce point le livre de Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde*, trad. fr., Lecques, Théâtète éditions, 2000.

de « Giacomo d’Auzoles La-Peyre, auteur en langue française d’un volume de Géographie sacrée »⁴⁷. Il mentionne ces deux figures de la Terre, l’une toute continentale et sans îles séparées, telle qu’elle se présentait avant le Déluge ; l’autre, divisée en deux grands continents, entourés d’une multitude d’îles formées, et en croire l’auteur français, par l’inondation universelle⁴⁸. La vérité, conclut Coronelli, qui se refuse à trancher la délicate question de la géographie biblique et se borne à corriger son devancier sur un point accessoire, est que la Terre est aujourd’hui divisée en quatre grands continents, auxquels on peut attribuer le nom de grandes îles, dans la mesure où l’on suppose qu’ils sont entourés de toutes parts par les eaux. Ce sont, dans l’ordre de la découverte, le Vieux Continent, qui embrasse autour de l’anse méditerranéenne l’Europe, l’Asie et l’Afrique ; le Nouveau Continent qui comprend les deux Amériques ; les Terres polaires arctiques, et enfin les Terres polaires antarctiques.

Impossible en revanche pour Coronelli de souscrire au jugement négatif de d’Auzoles-Lapeyre concernant les îles. De l’archipel, le Vénitien retient non les lacunes et les vides, mais les points et les pleins, les jalons alignés à travers la mer et les passerelles ainsi apprêtées à l’homme pour circuler sur toute la surface du globe. Le finalisme de la Création et la providence partout lisible dans le riche tableau qu’elle offre au regard ne se manifestent nulle part mieux que dans l’archipel universel qui rend la terre tout à la fois plus praticable et plus belle. Car le bénéfice des îles est non seulement pratique, mais aussi esthétique. Avec leurs ports abrités et leurs plages accueillantes, les îles favorisent la maîtrise de l’homme sur le monde et sur sa partie la plus rebelle et la plus hostile en apparence, à savoir l’élément marin, et dans le même temps elles contribuent à l’embellissement de la nature en augmentant sa variété. En effet, si les vastes continents permettent d’admirer la Création dans sa grandeur incomparable, les îles en révèlent la grâce et le charme, cette *vaghezza* qui s’accroît de la diversité des apparences, lesquelles donnent matière à des comparaisons continues⁴⁹. Le chatoiement des îles, leur côté gorge-de-pigeon en quelque sorte, offrent une prise commode au discours géographique, qui additionne, rapproche et compare.

47. Vincenzo Coronelli, *Isolario dell’Atlante Veneto*, Venise, 1691-1697, 2 vol., t. I, « Introduttione », p. 1.

48. *Ibid.* : « Tuttavia Giacomo d’Auzoles La-Peyre, che fà in lingua Francese un Volume di Geografia Sacra, mette due figure della Terra, in una rappresentandola, com’egli suppone, esistesse dalla Creatione fin al Diluvio in un sol Continente, senza Isole separate ; nell’altra divisa in due gran Continenti, e sparso il Mare all’intorno da una moltitudine d’Isole, che pretende, formate dall’inondatione dell’Universale Diluvio. »

49. *Ibid.*, un peu plus haut : « E che, havendo rotta la Terra co’ Seni di Mare, e co’ Fiumi, perche fosse più facilmente comunicabile, habbia voluto seminare d’Isole il Mare, per renderlo più praticabile ; disponendo in esse Porti, e Spiagge commode pel rifugio, ed hospitio alle Navi, ed à Naviganti ; onde se ne’ Gran Continenti si ammira la bellezza della Terra senza paragone diverso ; nell’Isole la di lei vaghezza si accresce nella diversità dell’apparenze, che danno motivo di continue comparationi. »

On constate en définitive qu'à l'archipel comme dégradation et comme faute, résultant d'un cataclysme ancien et marquant à jamais le péché de l'homme dans la forme de la terre, s'oppose la vision euphorique de l'archipel universel comme achèvement du cosmos et accomplissement du projet divin. Deux hypothèses se dressent face à face, difficilement compatibles l'une avec l'autre : la première fait des îles la marque du péché, et donc de la finitude de l'homme ; la seconde, au contraire, voit dans les îles variées à l'extrême l'action directe d'une providence attentive et bénigne infiniment.

Inégalité humaine, égalité divine

L'archipel, pour Coronelli, c'est en quelque sorte le monde mis à la portée de l'homme, et fait pour recréer ses yeux. Même chose pour les montagnes dans la *Cosmographia generalis* de Paul Merula. Les montagnes adaptent la Création aux besoins de l'homme. Tout comme les îles de Coronelli, elles rendent le monde plus praticable :

Grâce à elles, plus tempérée est la salubrité de l'air, plus forte la fertilité des céréales et des plantes, plus grande la maturation de toutes choses ; elles brisent les attaques de la mer et réfrènent la fureur des vents.⁵⁰

La commodité de la Terre — *commoditas Terrae* — s'en trouve augmentée, mais aussi, à y bien réfléchir, sa dignité (*decus*) et sa beauté. Un nouvel *ornatus* se découvre alors : ce n'est plus l'égalité et la régularité qui produisent le cosmos ou belle forme, mais l'inégalité — *inaequalitas, si ita appellanda*⁵¹.

Encore cette inégalité n'est-elle perceptible qu'à l'échelle humaine. De loin et de haut, la terre est parfaitement ronde et lisse, tout comme au commencement. L'harmonie est donc une question d'échelle. Comme le remarquait déjà Sébastien Münster :

les montagnes bien hautes, ou les cavernes qui sont cavées par les flots de la mer n'empeschent point que la terre ne soit ronde. Car jaçoit que les montagnes soyent eslevées au ciel de deux ou trois lieues, et que la mer ait cavé une fosse aussi grande en la face de la terre : que sera-ce en comparaison de toute la terre, laquelle en sa circonference a 5400. lieuës d'Allemagne ?⁵²

50. P. Merula, *Cosmographiae generalis...*, *op. cit.*, Pars I., liber III., cap. XII, p. 185 ; cité et traduit par Jean Céard, art. cit., 2005, p. 174.

51. P. Merula, *ibid.* ; cité par Jean Céard, « La Montagne... », art. cit., p. 174, note 8.

52. S. Münster, *Cosmographie...*, *op. cit.*, 1556, livre I, chap. 16 : « De la grandeur de la terre », p. 26.

Paul Merula ne dit pas autre chose, dans sa fameuse comparaison des montagnes avec des verrues :

Terra igitur est rotunda, huc illuc in aequabilem tumorem adsurgens. Nam excelsi Montium vertices, declivesque Vallium descensus cum totius Terrae vastitate commisi inaequalitatem nullam pariunt aut diversitatem ; habentque se in hac mole Montes altissimi verrucarum instar in manu ; Valles autem, etiam profundissimae, ut rimae in magno globo.⁵³

Dieu donc, du plus haut ciel, voit le monde comme une sphère toujours égale, sans défaut ni aspérité. Mais pour peu que le regard descende au niveau de l'homme, alors se découvrent des montagnes et des abîmes, des mers et des îles. Ces accidents sont tout à la fois la marque du péché d'Adam et le remède à celui-ci. Ils attestent, sur toute la surface de la terre, la dispersion de l'humanité, et, contradictoirement, ils permettent sa réunion, par les jalons qu'ils disposent et les routes qu'ils aménagent. Mais ils ne valent jamais qu'à hauteur d'homme, pour le malheur de ce dernier ou son salut. Que le regard reprenne de l'altitude, le détail s'efface, l'unité et la perfection sont reconquises. L'égalité règne sans partage.

On comprend alors ce qu'avait de forcé la métaphore de D'Aubigné, qui voyait dans les cornes des montagnes et les églises de Rome une défiguration de la rondeur terrestre. Seule l'hyperbole poétique permet ce brusque saut d'un point de vue à l'autre et de l'humain au divin. L'hyperbole, c'est la formidable tension qu'introduisent les *Tragiques* en plaquant sur la terre des hommes l'ordre divin transcendant, un ordre impitoyable qui abat la tour de Babel, rabote l'aspérité résultant du péché et rend à la sphère du monde son poli et sa rondeur originels.

Frank Lestringant, Université de Paris IV-Sorbonne

53. P. Merula, *Cosmographae generalis...*, *op. cit.*, Pars I., liber III., cap. XII, p. 185, au-dessus de la citation de la note 51.

